UMIFRE 19 CNRS- MAEE

INSTITUT DE RECHERCHE - RESEARCH INSTITUTE- 研究センター

La porcelaine *Imari*, objet d'échange.

Par

Yvan TROUSSELLE
(Docteur en sciences sociales)

Conférence à la Maison Franco Japonaise, le 13 mai 2009.

Working paper - Série C : Conférences
WP-C-05-IRMFJ-Trouselle09-05

フランス外務省・国立科学研究センター 在外共同研究所
UMIFRE 19 / Unité Mixte Institut Français de Recherche à l'Étranger, CNRS-MAEE, n°19
〒150-0013 東京都渋谷区恵比寿 3-9-25 日仏会館フランス事務所 /
Bureau Français de la Maison Franco-Japonaise, 3-9-25, Ebisu, Shibuya-ku, Tokyo, 150-0013 Japon
TEL +81 (0) 3 5421 7641 / FAX +81 (0) 3 5421 7651 / http://www.mfj.gr.jp/

La porcelaine *Imari,* objet d'échange.

Yvan Trouselle (Docteur en sciences sociales)

Résumé de l'intervention

Trésor ornant les cabinets de curiosités du XVIIe siècle, puis les salons de porcelaine du XVIIIe, la porcelaine *imari* a toujours attisé les convoitises les plus exacerbées. Rivalités commerciales, marché noir, dumping, imitations et copies, de ses origines à l'époque Edo, tous les ingrédients de la mondialisation économique telle que nous la connaissons aujourd'hui ont accompagné le commerce des *imari*.
Dans son ouvrage, *La voie du Imari*, Yvan Trousselle décrit la typologie des *imari* et retrace leur histoire mouvementée, depuis leur confection sur les collines d'Arita jusqu'aux ventes aux enchères sur les docks d'Amsterdam. Dans sa conférence, Yvan Trousselle s'intéresse à cet aspect moins connu des *imari*, leur qualité d'objet de négoce très convoité, ou comment cette porcelaine a pu être en Europe considérée comme de l'or blanc, jusqu'à la découverte du secret de fabrication en Saxe, vers 1710.

Courte Biographie

Collectionneur avisé, puis négociant reconnu lui-même, sa passion l'a ainsi conduit à vagabonder aussi bien dans l'espace, en quête de pièces oubliées chez quelque antiquaire ou musée provincial, que dans le temps, afin de comprendre le rôle joué dans la société japonaise par cette vaisselle si particulière, longtemps réservée à l'élite. Présent au Japon depuis 1986, Yvan Trousselle a été le correspondant de différents médias pendant une dizaine d'années, avant de revenir à l'enseignement académique. Docteur en Sciences sociales, Yvan Trousselle est aujourd'hui professeur de français à l'université Kokugakuin de Tokyo.
L'amenant à observer et à « toucher » des *imari* quotidiennement, ses recherches lui ont conféré une expertise saluée, sur un marché parfois encombré de répliques anciennes ou contemporaines.
Yvan Trousselle a participé à plusieurs ouvrages collectifs sur le Japon avant de publier *La Voie du Imari*, aux Éditions du CNRS en novembre 2008.

Conférence à la Maison Franco Japonaise, le 13 mai 2009.

Diapositive 1

Lorsqu'on se rend aujourd'hui dans un musée pour admirer des chefs d'œuvre de la porcelaine orientale, on est sans doute d'abord fasciné par la beauté des formes ou des motifs, ou par les techniques mises en œuvre. Puis on pense éventuellement aux potiers anonymes qui ont modelé, décoré et cuit ces vaisselles magnifiques. Mais un autre aspect formidablement humain est souvent oublié, c'est la phase de commercialisation de cette porcelaine. Compte tenu des distances entre l'Europe et l'Extrême Orient, ce commerce revêt forcément un caractère particulier, hors du commun, et c'est cette formidable aventure des porcelaines *imari* transportées à fond de cale sur des navires au long cours que je voudrais raconter.

La porcelaine japonaise n'est pas la première parvenue en Europe. Il est donc utile de revenir un peu en arrière dans le temps afin de comprendre la vie propre des *imari* dans l'Europe du XVIIème siècle.

On considère généralement que la porcelaine bleu et blanc de Jingdhezen atteint sa maturation au XIVème siècle. C'est ce qu'on appelle les bleu et blanc de la dynastie chinoise des Ming.

Diapositive 2

Avant le XVème siècle, la porcelaine reste un produit extrêmement rare en Europe. Elle est cependant bien connue au Moyen Orient (Iran et péninsule

arabique) et en Égypte. Pour parvenir jusque là elle n'emprunte pas la route de la soie (en raison de sa fragilité), elle arrive par bateau, moyen de transport mieux adapté. Elle est couramment transportée dans tout l'océan Indien par des négociants chinois, arabes et indiens.

Il faut savoir que les négociants arabes voyagent le long des côtes chinoises et dans les mers asiatiques depuis le VIIIème siècle – au moins. Ils possèdent de nombreux comptoirs sur la côte de **Malabar**, à Serendib (île de Ceylan), aux îles **Maldives**, en Indonésie, et surtout dans la province chinoise de **Fujian**. Quanzhou dans cette province abrite une très importante colonie musulmane (et perse) depuis le VIIIème siècle.

Il existe donc un commerce foisonnant qu'on ne soupçonne pas en Europe, entre le Golfe Persique et le Japon, et c'est le sultanat de **Malacca** qui se trouve au carrefour de toutes les routes maritimes. Dans le port de Malacca arrivent les voiliers des commerçants arabes et indiens, et les jonques chinoises et japonaises. C'est le plus grand marché de produits de luxe de la région, et notamment les épices, la soie, et la porcelaine.

Diapositive 3

Les négociants arabes sont peut-être les premiers marchands étrangers qui ont commandé aux fours chinois (de Jingdezhen) des porcelaines de formes spéciales adaptées à leur propre marché, par exemple des aiguières ou des kendi.

Diapositive 4

Les échanges entre le monde islamique et la Chine ont d'ailleurs lieu dans les deux sens puisque les premières porcelaines chinoises utilisent un bleu de cobalt importé de Perse. Et on constate également des influences réciproques au niveau des décors entre la faïence perse et la porcelaine chinoise (voire au niveau de la technique du bleu et blanc, découverte par les Perses selon certains experts).

Témoins de l'engouement pour la vaisselle de porcelaine dans le monde islamique bien avant l'Occident, parmi les plus riches musées de porcelaine chinoise bleu et blanc des XIVème et XVème siècles, on recense la collection Ardebil à Téhéran (Iran) et celle du musée d'Istanbul (Palais de Topkapi) en Turquie.

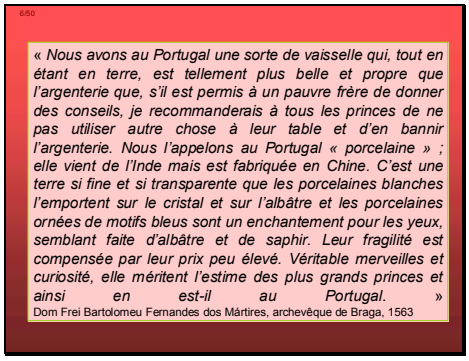
Diapositive 5

C'est depuis cette région moyen-orientale qu'un petit nombre de porcelaines est parvenu dans des cours princières européennes avant le XVème siècle, par exemple sous forme de cadeaux diplomatiques (de la part de sultans ottomans ou égyptiens).

Il faut attendre la route des épices pour que les porcelaines arrivent en abondance en Europe. Rappelons que c'est Vasco de Gama qui ouvre la route du Cap en 1498. Il rejoint l'Inde mais son expédition rentre plus ou moins

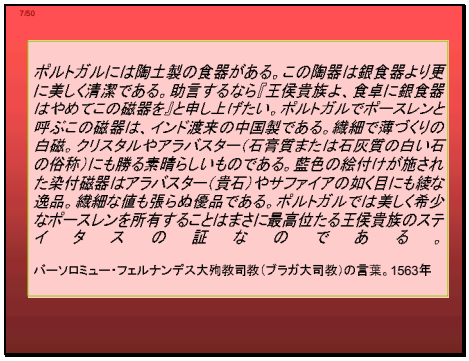
bredouille car elle a sous-estimé l'organisation de l'économie dans l'océan Indien, et les réactions hostiles des flottes arabes et hindoues qui s'arrangent pour que les nouveaux venus ne puissent pas s'approvisionner.
En quelques décennies cependant, les Portugais s'imposeront et les cales des caraques portugaises vont se remplir de porcelaine chinoise.
Il s'agit presque exclusivement de porcelaine dite « *kraak* » bleue et blanche (le mot *kraak* viendrait de « caraque », qui désigne un type de navire utilisé par les Portugais, l'un des premiers voiliers européens à pouvoir affronter la haute mer). Le style *kraak* se caractérise par un motif en panneau rayonnant sur l'aile et une scène au milieu (par exemple un paysage).

Diapositive 6



Les Portugais ont rapporté des tonnes de porcelaine chinoise avec ce motif *kraak*, et en 1563 l'archevêque de Braga (nord du Portugal) témoignait de cette profusion de porcelaine sur le marché de Lisbonne et de son prix si peu onéreux qu'on pouvait se permettre de la remplacer à moindre coût en cas de casse.
Malgré cette abondance de porcelaine qui arrive au Portugal, celle-ci reste encore pratiquement inconnue dans le nord de l'Europe, car les Portugais ne s'occuperont pas de sa distribution.
(Citation à découvrir en diapo)

Diapositive 7



Quelques événements politiques vont cependant contribuer à déclencher un engouement pour la porcelaine dans toute l'Europe.

En 1594 le Portugal s'est allié à l'Espagne en guerre contre les Provinces-Unies, et du coup, l'entrée du port de Lisbonne devient interdite aux marchands hollandais qui venaient s'y ravitailler en produits ramenés de l'Orient.

La conséquence de la fermeture du port de Lisbonne aux Hollandais est quasi immédiate : l'année suivante les Hollandais, qui disposaient d'informations sur les routes maritimes et les ports à épices grâce à leurs espions au Portugal, montent une expédition de 4 navires vers l'extrême Orient, avec pour destination Java et Sumatra.

Diapositive 8

L'expédition est cependant assez désastreuse, sur 249 hommes au départ, 87 seulement rentrent à bon port ; et le cargo est maigre par ignorances des us et coutumes du commerce dans l'océan Indien (un peu comme Vasco de Gama un siècle plus tôt). Mais peu importe, 6 compagnies d'armateurs sont créées dans la foulée, qui fusionneront en 1602 pour créer la Compagnie hollandaise des Indes Orientales, ou *V.O.C.* (dont on voit les emblèmes sur certaines porcelaines, comme la diapo - encore un modèle *kraak*, qui va être fabriqué au Japon pendant encore très longtemps). La Compagnie hollandaise va rapidement

dominer le commerce maritime en Extrême Orient, et elle va installer son quartier général à Batavia dans les années 1610.

Diapositive 9

Dès lors, les navires portugais et hollandais vont se livrer une guerre sans merci pour dominer l'océan Indien et les mers de Chine ; les batailles seront de plus en plus souvent remportées par les Hollandais qui disposent de navires plus maniables et mieux armés.

L'une de ces batailles navales aura des conséquences importantes pour le développement du marché de la porcelaine en Europe: en février 1603 (donc au tout début de la présence Hollandaise en Orient), au large de Patani (Est de Malacca), la caraque portugaise *Santa Catarina* en provenance de Chine est capturée par les Hollandais. C'est une aubaine pour la *V.O.C.* qui n'a pas encore accès au marché chinois. Un an et demi après cette capture (le temps de la ramener en Europe), le 15 août 1604 la fabuleuse cargaison de la *Santa Catarina* est mise aux enchères dans le port d'Amsterdam. Il faudra plusieurs jours pour disperser 60 tonnes de porcelaine, quelque 100 mille pièces.

On dit que le roi Henri IV aurait ainsi acquis « *un service de porcelaine de la meilleure qualité*», et que Jacques Ier d'Angleterre aurait également effectué quelques emplettes au cours de la vente.

Ce n'était pas la première fois que les Hollandais se livraient à des actes de pirateries, mais l'importance de la cargaison de la *Santa Catarina* semble avoir marqué les esprits de l'époque. Dès lors la demande en porcelaine ne cessera de croître.

Diapositive 10

Les collections européennes de porcelaine commencent sans doute à se constituer au XVIIème siècle, d'abord sous des formes modestes, on accumule les vases sur des cheminées ou des meubles, puis on va créer des « cabinets de porcelaine », qui sont des pièces entièrement vouées à la mise en valeur des porcelaines.

Toute maison bourgeoise se doit de posséder une collection, et c'est le nombre de pièces plutôt que la qualité qui distingue les collections plus ou moins riches.

Diapositive 11

Diapositive 12

Les décorations des porcelaines chinoises sont assez standardisées, soit *kraak* (en panneau rayonnant), soit dans ce qu'on appelle le style « transitionnel » qui

se caractérise par des scènes extérieures et des personnages avec des corps étirés en robe chinoise. Il y a beaucoup de formes fermées, vases, tasses, bouteilles et autres ustensiles d'usage européen qui sont souvent le fruit de commandes spéciales aux fours chinois. Animaux et fleurs (des tulipes par exemple) font également partie des décors, influencés par les commandes hollandaises.

Tout cela est en bleu sous couverte uniquement, et cela dure ainsi jusqu'au milieu du XVIIème siècle.

Diapositive 13

Un événement particulier va modifier la demande : c'est la découverte de la recette de la porcelaine au Japon qui va offrir une nouvelle source de porcelaine, et surtout de nouveaux décors : les styles *kinrandé* et *kakiémon*. Vers la fin du XVIIème siècle, les Européens vont un peu délaisser la porcelaine bleu et blanc pour s'enticher de porcelaine polychrome.

Description du *kakiémon* : une porcelaine au décor dépouillé, composition décentrée, essentiellement peinte en émaux sur couverte.

Description du *kinrandé* : décors riches rappelant les tissus de brocard, composition « en fenêtre » et beaucoup de motifs géométriques. Au niveau des couleurs on a une dominance du bleu sous couverte, et des émaux rouge, vert et de l'or.

L'apparition d'une nouvelle source de porcelaine de qualité au Japon tombe à pic pour les Hollandais : non seulement ils ont toujours beaucoup de difficultés à s'approvisionner dans une Chine qui connaît des troubles politiques tout au long du XVIIème siècle (avec le renversement de la dynastie Ming par la dynastie manchou des Qing), mais de plus les Hollandais sont les seuls européens autorisés à accoster au Japon depuis 1640.

Diapositive 14

Diapo: des porcelaines japonaises telles qu'elles étaient emballées sous forme de balle en paille de riz.

Quelques repères chronologiques :

Les Hollandais mettent le pied au Japon en 1600, et à cette époque il n'y a pas encore de porcelaine japonaise, mais cela ne saurait tarder.

En effet, les potiers japonais mettent au point une porcelaine dans la décennie suivante, les années 1610.

Au bout de 20 ou 30 ans, ces porcelaines japonaises sont déjà exportées. La première exportation répertoriée a lieu en 1647. Cette année là, 174 balles de porcelaine sont emportées par une jonque chinoise au Cambodge.

Au cours de la décennie suivante (les années 1650) les Hollandais achètent quelques milliers de pièces chaque année, mais celles-ci sont essentiellement destinées à leurs comptoirs en Asie. On considère sans doute que la qualité des bleu et blanc japonais n'est pas totalement satisfaisante pour le marché européen.

Le 12 octobre 1657, un coffre rempli de porcelaines polychromes est envoyé pour la première fois de Nagasaki en Hollande, comme échantillons destinés à tester le marché. Les échantillons ont dû satisfaire la direction de la *V.O.C.* car deux ans plus tard, les achats de porcelaine japonaise augmenteront brutalement.

Diapositive 15

Parenthèse sur le voyage Europe-Japon :

Quelques précisions techniques sur la façon dont se déroulaient les voyages.

Les navires de l'époque sont relativement petits. Ils font en moyenne 600 tonneaux au XVIIème siècle et 800 tonneaux au siècle suivant.

Exemple de navire de 950 tonneaux pour donner une idée de l'extrême exigüité des navires.

La durée de vie de ces voiliers était relativement courte. Ils n'effectuaient que 4, maximum 5 allers-retours entre l'Europe et l'Asie. La plupart terminaient cependant leur vie sur des trajets plus courts de port à port en Asie.

Ce ne sont donc pas les mêmes navires qui voyageaient entre Nagasaki et Batavia et Batavia et Amsterdam.

Sur ces navires étaient embarqués environ 200 marins. La vie de marin était certainement pénible, et la plupart ne faisaient pas plus de 4 ou 5 voyages vers l'Asie au cours de leur vie.

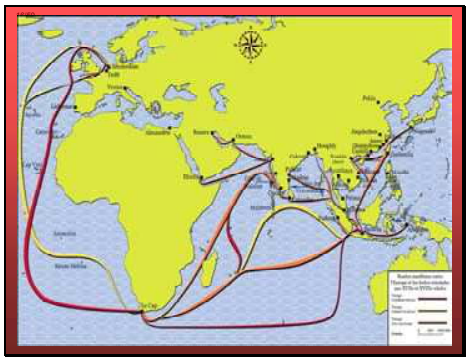
A noter que les marins de la V.O.C. (mais c'est également le cas sur les autres Compagnies des Indes) sont moins bien payés que sur les autres navires (commerciaux ou militaires) naviguant en Méditerranée ou faisant du cabotage dans le nord de l'Europe. La V.O.C. a beaucoup de mal à trouver des marins désireux de faire le voyage en Extrême Orient. Des recruteurs sont d'ailleurs envoyés dans toute l'Europe et la moitié des marins de la V.O.C. sont étrangers (il n'y a que 2 millions et demi d'habitants dans les Provinces-Unies au XVIIème siècle).

En plus des marins, les vaisseaux accueillaient aussi des soldats qui représentent en moyenne 30% des hommes embarqués. Et il y aussi de nombreux passagers, et quelques passagères.

Ce qui fait que les navires étaient souvent surpeuplés avec 300 à 400 personnes à bords. Les tensions entre matelots et soldats sont légendaires et il y a régulièrement des mutineries. De plus l'alimentation est souvent insuffisante

car certains officiers détournent les rations pour vendre le surplus à l'arrivée à Batavia.
Les conditions d'hygiène sont assez mauvaises, et on sait que le taux de mortalité à bords des navires de la V.O.C. est en moyenne de 11% au XVIIIème siècle.

Diapositive 16



Les bateaux de la *V.O.C.* quittaient Amsterdam entre début octobre et début avril. Il fallait impérativement arriver à temps au Cap pour attraper les vents de la mousson dans l'océan Indien qui soufflent Sud-ouest entre avril et octobre.
Il y avait trois convois successifs, la « flotte de la foire » qui partait à la fin de la foire d'Amsterdam début octobre, la « flotte de Noël » fin décembre et la « flotte du printemps » début avril.
Il fallait 4 à 5 mois pour arriver au Cap, où l'on faisait une escale de 3 à 4 semaines, étape nécessaire car les premiers cas de scorbut faisaient généralement leur apparition à ce moment là. Le seul traitement que l'on connaissait pour soigner le scorbut consistait à nourrir les malades avec des produits frais, d'où la nécessité d'une longue escale.
Pour l'anecdote, le passage du Cap, dans un sens ou dans l'autre est toujours un moment redoutable, et il donne lieu à une cérémonie religieuse organisée par l'aumônier du bord qui fait chanter un joyeux *Te Deum* à tout l'équipage.
Les bateaux de la VOC repartaient du Cap en gardant la même latitude, et rejoignaient Batavia en un peu moins de 3 mois.
Il fallait donc environ 8 mois pour rejoindre Batavia. Il fallait ensuite encore 2 à 3 mois pour arriver au Japon.
Suivant les conditions météo, les voiliers de la *V.O.C.* arrivaient entre juin et août à Nagasaki, et pour obéir aux consignes des autorités japonaises ils devaient impérativement quitter le Japon avant « *le 20ème jour du 9ème mois* » (ce qui correspondait aux impératifs météorologiques).

Le retour vers Batavia se faisait grâce aux vents de mousson soufflant Nord-est d'octobre à avril.

Diapositive 17

En arrivant à l'entrée de la baie de Nagasaki, les voiliers Hollandais étaient inspectés par les autorités portuaires, puis ils étaient halés par des petits bateaux jusqu'au fond de la baie, puis ils étaient déchargés sous les yeux des autorités. Les inspecteurs japonais étaient toujours à la recherche d'éventuels livres chrétiens, strictement interdits à l'importation depuis l'expulsion des missionnaires portugais en 1624. Tous les bagages étaient donc fouillés sans exceptions. Et les navires étaient aussi désarmés, les armes étant rendues aux Hollandais au moment de leur départ. Les matelots et les soldats n'étaient pas autorisés à débarquer, seuls les officiers pouvaient séjourner sur l'îlot de Déjima spécialement aménagé pour eux, et gardé en permanence afin qu'ils n'en sortent pas. Les matelots et les soldats passaient donc 3 mois dans la baie de Nagasaki sans possibilité de descendre, ni même la possibilité de se rendre d'un navire à l'autre (puisque des convois de 2 ou trois navires faisaient généralement le voyage Batavia-Nagasaki).

Une fois sur place les Hollandais commençaient à vendre leurs marchandises, et surtout passaient leurs commandes de porcelaines aux potiers japonais par l'intermédiaire de grossistes (*tonya*). Ces commandes pouvaient être fabriquées et livrées la même année ou bien l'année suivante, suivant le délai de séjour au Japon.

Ce qui fait qu'il pouvait s'écouler entre deux et trois ans entre une commande de porcelaine passée depuis Amsterdam et sa réception. Il fallait être patient !

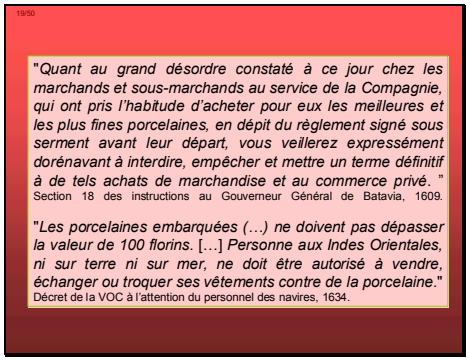
Il y a quelque chose de singulier dans les commandes de porcelaine *imari* par la *V.O.C.*.

Pendant une trentaine d'années, à partir de 1650 environ, les commandes de la *V.O.C.* pour de la porcelaine *imari* destinée à l'Europe augmentent régulièrement ; mais en 1683 elles s'interrompent brutalement.
Les commandent se poursuivent pour des chargements destinés au reste de l'Asie jusqu'en 1757, mais ce seront toujours des commandes assez modestes.
L'année 1757 marque l'arrêt définitif des commandes de la *V.O.C.* pour des porcelaines toutes destinations confondues.
Entre 1650 et 1757 la V.O.C. aura officiellement exporté du Japon (d'après ses registres) 1 200 000 porcelaines environ; ce chiffre est à comparer à un autre : au cours des 60 premières années du XVIIème siècle la *V.O.C.* avait ramené plus de 3 millions de pièces de porcelaine chinoise en Europe.
1 200 000 *imari* en un peu plus d'un siècle contre 3 millions en 60 ans, voilà une différence qui continue d'intriguer les spécialistes.

Diapositive 18

Longtemps, on a cru de bonne foi les rapports que les directeurs de la colonie de Déjima envoyaient au quartier général de la *V.O.C.* à Batavia ou bien à Amsterdam, rapports qui justifiaient l'absence de commande d'*imari*. Dans ces rapport, année après année, les envoyés de la *V.O.C.* au Japon se plaignaient constamment du fait que les grossistes japonais exigeaient des prix exorbitants, trop élevés pour que le commerce des *imari* soit rentable pour la Compagnie.
Mais les recherches des dernières décennies ont mis à mal cette explication.
Certes, c'est vrai que le prix des *imari* a augmenté et qu'ils étaient plus chers que la porcelaine chinoise. Les *imari* coûtaient jusqu'à 10 fois plus cher selon les époques. Cela s'explique par le fait que les fours chinois sont moins artisanaux que les fours japonais, et sans doute aussi par le fait que la production de porcelaine colorée revient plus chère que la production de bleu et blanc qui a longtemps constitué l'essentiel des exportations chinoises.

Diapositive 19



Les chiffres des exportations de porcelaine japonaise cités jusque là proviennent des registres de commerce de la *V.O.C.* (*daghregister)*.

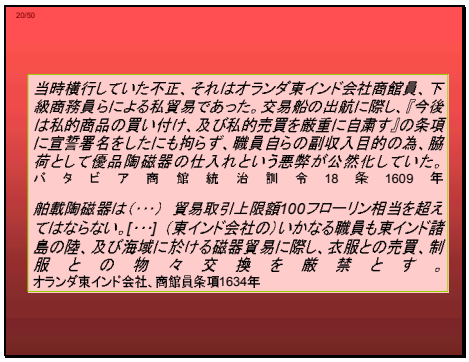
Mais d'autres sources ont mis en doute les chiffres de la VOC. En 1971 ont été publiés les registres de la ville de Nagasaki où étaient consignées les marchandises vendues aux Chinois et aux Hollandais (*Toban Kamotsu Cho)*. Ces données sont très incomplètes, mais pour les années dont on dispose, il semble que les potiers japonais aient vendu de 8 à 15 fois plus de porcelaine que la *V.O.C.* n'en a déclaré dans ses registres.

Il n'y a qu'une explication à un tel écart, c'est le commerce privé. La *V.O.C.* n'achetait pas ou presque pas de porcelaine officiellement, alors que ses officiers en achetaient des quantités qu'on n'avait pas pu imaginer jusque là.

De nombreux indices existaient cependant qui faisaient qu'on soupçonnait depuis longtemps l'existence d'un trafic de porcelaine *imari* à bord des navires de la *V.O.C.*.

Notamment, les règlements de la *V.O.C.* sont régulièrement venus rappeler soit l'interdiction totale pour les passagers de la *V.O.C.* de transporter des porcelaines, soit les limitations et l'encadrement de ce trafic.

Diapositive 20



Quelques mots sur les règlements encadrant le commerce privé :

En théorie chaque marin à droit à ce qu'on appelle un *port permis*, c'est-à-dire le transport gratuit d'une quantité définie de marchandises, variable suivant le rang du marin. La plupart des officiers se livraient ainsi à ce qu'on appelle « *la pacotille* », qui consiste à acheter des produits en Europe et à les revendre avec un bénéfice substantiel en Asie.

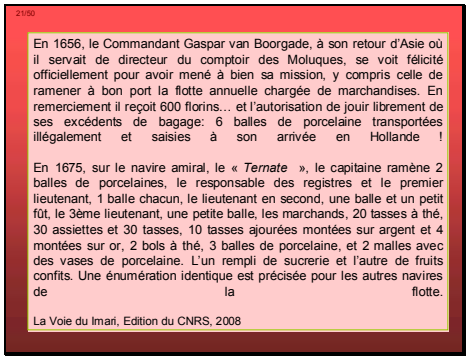
Les vins français offraient notamment un excellent rapport qualité-prix, ou plutôt encombrement-prix, puisque le volume de bagage était limité. Les vins français se revendaient très cher en Asie chez les expatriés.

Avec les bénéfices obtenus par la vente des « pacotilles », les marins pouvaient donc acheter des marchandises dans les ports d'escale et les revendre à leur arrivée en Europe.

Or la porcelaine *imari* devait elle aussi offrir un excellent rapport encombrement-prix, si l'on en juge par le nombre de saisies d'excédents de bagages de porcelaine à l'arrivée des navires de la *V.O.C.* dans le port d'Amsterdam.

En gros, les marins de la *V.O.C.* ont peut-être exporté du vin français pour importer de la porcelaine *imari* !

Diapositive 21



Pour expliquer l'arrêt brutal des commandes officielles d'*imari* destinées à l'Europe, on soupçonne également les officiers de la Compagnie hollandaise d'avoir organisé une pénurie contrôlée de la porcelaine; dans le but de faire monter les cours, et de faire fructifier ainsi leur propre commerce privé.

En effet, la politique commerciale habituelle de la *V.O.C.* consistait à vendre peu pour vendre cher. C'est ainsi que la *V.O.C.* contrôlait le cours des épices : chaque année la Compagnie fixait à Amsterdam des quantités à livrer, et tous les excédents d'épices étaient brûlés sur les quais de Batavia (voire parfois d'Amsterdam).

Ainsi en n'achetant officiellement aucune porcelaine mais en en transportant seulement en bagages privés, les cours de la porcelaine étaient certains de rester élevé. Ainsi tout le monde s'y retrouvait : à la fois les employés de la *V.O.C.* qui voyaient là un complément de salaire non négligeable, mais aussi toute la filière des marchands de porcelaine en Hollande.
Tout le monde sauf la *V.O.C.* .
Mais on sait que la *V.O.C.* était gangrénée par la corruption à tous les niveaux, et que c'est ce qui a sans doute précipité la faillite de la Compagnie hollandaise à la fin du XVIIIème siècle.

Diapositive 22

Quartier chinois à Nagasaki

Contrairement à ce qu'on pourrait penser, les *imari* ne sont pas arrivés en Europe par le seul intermédiaire des Hollandais.
Une autre source de commerce de porcelaine *imari* vers l'Europe passe par les Chinois. En effet, les Chinois sont les seuls autres marchands étrangers autorisés à accoster à Nagasaki, avec les Hollandais.
La colonie chinoise est d'ailleurs beaucoup plus importante. Leur comptoir sur la terre ferme est trois fois plus grand que celui de Déjima, et abritait en 1789 5000 Chinois, alors que les Hollandais n'ont jamais été plus d'une trentaine à la fois à Déjima. Les marchands Chinois ont continué beaucoup plus longtemps que la *V.O.C.* à acheter de la porcelaine japonaise en quantité, même après que la porcelaine chinoise soit à nouveau devenue disponible en abondance et beaucoup moins chère.
On pense qu'une partie de cette porcelaine était destinée au marché chinois, mais que l'essentiel ne faisait qu'y transiter, à Canton notamment, où les flottes des Compagnies des Indes française et britannique se fournissaient. C'est donc par l'intermédiaire de ces deux concurrents de la *V.O.C.* qu'une grande partie des *imari* nous sont parvenus; ce qui est le comble puisque la *V.O.C.* avait théoriquement le monopole du commerce entre le Japon et l'Europe.

(On s'interroge aussi pour savoir si les marchands chinois parvenaient à mieux négocier leurs prix que les Hollandais, pour expliquer qu'ils aient continué d'acheter de la porcelaine *imari* théoriquement plus chère que la porcelaine chinoise. Il est également possible qu'une certaine dose de marché noir ait eu lieu directement entre les potiers japonais et les jonques chinoises, sans passer par les grossistes. On sait que les jonques chinoises étaient régulièrement aperçues aux abords des côtes japonaises, là où elles n'auraient pas dû se trouver. Et qu'il y a eu des condamnations à morts de négociants japonais soupçonnés de trafic avec les Chinois.)

Diapositive 23

Pendant environ 80 ans, le mot porcelaine sera synonyme de porcelaine *imari*. Cela bien que très peu de personnes sachent la véritable origine des *imari*. Le mot *imari* n'est d'ailleurs pas encore employé, pas plus que le mot *kakiémon*.
En effet, au XVIIème c'est sous le terme générique de "*Indian*" que l'on désigne l'origine de toutes les porcelaines, japonaises ou chinoises.
Ce qu'il y a de sûr c'est que la porcelaine colorée d'origine japonaise est extrêmement prisée. Elle donne lieu à toutes sortes de montures qui mettent en valeur des objets que l'on considère sans doute pas assez imposant pour les intérieurs grandioses du siècle de Louis XIV.

Diapositive 24

Diapositive 25

Puisque qu'il est question de voyages, voici un modèle réduit de coffre de voyage.

Un exemple étonnant des prouesses auxquelles se livraient les orfèvres de l'époque pour mettre en valeur les *imari*. Ce petit coffre est en effet monté à partir d'au moins 5 bouteilles carrées, qui ont dû être patiemment découpées le long des arrêtes pour être ensuite serties avec une monture en argent.

Diapositive 26

Juste un exemple de bouteille carré du type de celles utilisées pour le montage du coffret de l'image précédente.

Diapositive 27

Mais le *imari* le plus courant est peut-être le plat de type *kinrandé*, suffisamment grand pour ne pas avoir besoin d'être enjolivé par une monture, qu'on accroche simplement au mur. Les porcelaines sont en effet d'une telle valeur, qu'on ne devait pas s'en servir très souvent (d'où l'existence de cabinet de porcelaine où elles étaient simplement exposées à la vue).

Dans cet exemple, le célèbre motif du bouquet posé sur une terrasse à balustrade. Ici le bouquet est mis dans une potiche, peut-être un *imari*, mais on retrouve plus souvent ce motif avec un panier tressé au lieu de la potiche, le motif provenant à l'origine de Chine.

Diapositive 28

Finalement, les *imari* chinois mettront fin aux exportations, officielles ou officieuses, d'*imari* japonais.

En effet, dès les années 1700, la Chine s'est complètement remise de ses troubles politiques et elle songe naturellement à reprendre le marché européen perdu au profit des potiers japonais. Les fours chinois se mettent donc à produire des *imari* d'excellente qualité, comme le montre cet exemple au décor complètement inspiré des *imari* japonais.

La production étant plus industrielle qu'au Japon, les fours de Jingdezhen produisent des *imari* meilleurs marché.

Les exportations japonaises vont naturellement s'effondrer. Par exemple, on sait par un document authentifié de la famille Kakiemon qu'en 1723 les commandes n'arrivent plus (au four de Nangawara) et que les ouvriers sont renvoyés. Et l'on pense que la production de *kakiémon* s'est probablement interrompue à la fin des années 1720.

Diapositive 29

La porcelaine *imari* mettra plusieurs décennies à se remettre de cette évolution du marché. Mais ce n'est pas la fin des *imari* : à la fin du XVIIIème siècle la production va repartir, recentrée sur le bleu et blanc et sur le marché intérieur.
Ici une gravure *ukiyoe* montrant un jeune homme attablé devant un repas servi dans de la porcelaine *imari* de l'ère Meiji.
A la même époque, c'est-à-dire le début du XVIIIème, le secret de la porcelaine est découvert en Saxe, la manufacture de Meissen est inaugurée en 1710. Les premières productions sont directement inspirées des *kakiémon*.

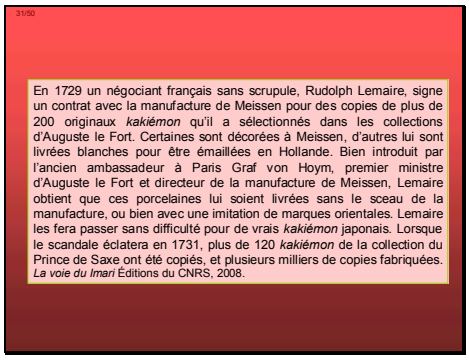
Diapositive 30

Ici un exemple frappant de reproduction d'*imari* de type *kakiémon* par la manufacture de Meissen.
Avant de terminer quelques mots sur l'importance réelle du trafic des porcelaines entre l'Asie et l'Europe. Il ne faut pas oublier que ces porcelaines,

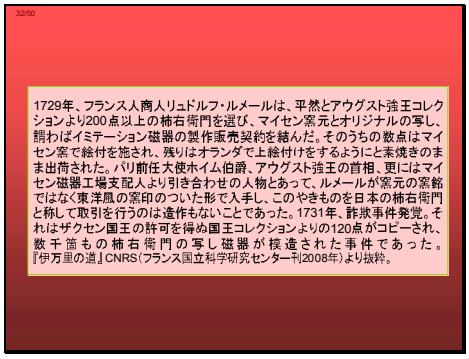
malgré leur beauté et leur prix fabuleux, n'ont jamais occupé qu'une part infime dans la route des épices. Même au Japon, les *imari* ne représentaient pour les Hollandais qu'une quantité négligeable, l'essentiel de leurs bénéfices provenant du trafic des métaux, l'argent et le cuivre, extrêmement rentables pour la *V.O.C.* du fait des différences de cours importantes entre le Japon et le reste du monde.

Autre chose, un événement qui montre que les convoitises et les trafics de porcelaine n'ont pas cessé avec la découverte du secret en Saxe (secret qui s'est répandu dans toute l'Europe en quelques décennies). Il s'agit d'une anecdote, qui concerne un compatriote. Je vous laisse la découvrir à l'écran.

Diapositive 31



Diapositive 32



Diapositive 33

Pour ne pas terminer sur cette lugubre histoire de vraies fausses porcelaines, je voudrais ajouter que les *imari* ne sont pas le seul produit artisanal par lequel le Japon s'est fait connaître au monde occidental dès le XVIIème siècle.
Un autre produit très recherché c'était les laques.
Ici un coffre en laque dont le motif est un paysage imaginaire de la ville de Nagasaki. Imaginaire car on voit une montagne en arrière plan qui ressemble fort au Mont Fuji. Mais sur le panneau de droite on reconnaît l'îlot de Déjima en forme d'éventail qui ne laisse aucun doute sur le fait qu'il s'agit bien de Nagasaki.

Diapositive 34

Une dernière image, en hommage à la VOC, la Compagnie Hollandaise des Indes Orientales, qui a fait connaître à l'Europe les porcelaines *imari*, même si finalement cette porcelaine est arrivée par plusieurs autres routes.

Conférence donnée à la Maison Franco Japonaise à Ebisu le 13 mai 2009.